



## **PERPETUUM MOBILE... UNE RENAISSANCE CONTINUEE.**

Allocution prononcée par Frank Lestringant le 15 mai 2019 en Sorbonne, en salle des autorités, à l'occasion de la remise de ses *Mélanges La Renaissance au grand large*, Genève, Droz, 2019<sup>1</sup>

Frank LESTRINGANT (Sorbonne Université)

Je partirai de ce titre d'un livre de Michel Jeanneret : *Perpetuum mobile*<sup>2</sup>. Titre oxymorique, contradictoire, la perpétuité étant associée à la mobilité. Cet oxymore est compréhensible, appliqué à l'univers, mais il est bien plus difficile à entendre, s'agissant des productions humaines. Comment peut-on être perpétuel, tout en étant mobile, tout en étant caduc ? Certes la caducité est compatible avec la mobilité. C'en est même la conséquence inévitable à plus ou moins brève échéance, si l'on réfléchit bien. Mais c'en est, en même temps, le terme. Que restera-t-il de nous après notre disparition ? Des particules en mouvement, un tourbillon ou un flottement, une évanescence brutale.

C'est de cela que nous devisions chez lui à Genève, le 22 novembre 2018, dans cet appartement qui domine de plusieurs étages le pavillon des Délices où résida Voltaire. Que restera-t-il de nous ? Comme nous nous entretenions de ce grave sujet, je citais de lui quelques titres, des titres sévères tout d'abord, puis de plus en plus souriants, des *Paraphrases des Psaumes* à *Des mets et des mots*, puis à *Perpetuum mobile*, pour finir par *J'aime ta joie parce qu'elle est folle*, cette alerte repartie de Suzanne dans *Le Mariage de Figaro* pour caractériser un âge classique moins raide et moins glacial qu'on ne le dit ordinairement, un âge classique libertin, déviant, joueur et persécuté, un âge aperçu tout à la fois par son commencement frémissant et par sa fin timidement rayonnante, puis éclatante enfin dans l'épanouissement des Lumières. Des livres, qui commençaient par l'austère paraphrase des Psaumes, pour s'affranchir progressivement de cette indéniable sévérité et se densifier en corps, s'ouvrir par la bouche qui mange et qui rit, qui parle et plaisante, brusquement et à loisir.

La merveille de notre métier, c'est que nous ne sommes pas seuls, que nous vivons et pensons à travers les autres, les grands et les anciens dont nous recueillons la mémoire et la pensée, dont nous ne cessons de relire et de commenter les écrits, et ceux aussi auxquels nous nous adressons et nous parlons, qui sont nos élèves, qui deviennent parfois nos amis, et qui prolongent ce que nous disons, inévitablement parfois, à tort.

---

<sup>1</sup> *La Renaissance au grand large. Mélanges en l'honneur de Frank Lestringant*, sous la direction de Véronique Ferrer, Olivier Millet et Alexandre Tarrête, Genève, Droz, 2019.

<sup>2</sup> Le titre de cette allocution s'inspire de Michel Jeanneret, *Perpetuum mobile. Métamorphoses des corps et des œuvres de Vinci à Montaigne*, 2<sup>e</sup> édition revue et complétée d'une postface, Genève, Droz, « Titre courant », 2016.



Pour en venir à mes livres, leur théorie est austère, voire pénible, *Les Tragiques d'Agrippa d'Aubigné*, *Le Huguenot et le sauvage*, *Le Cannibale, grandeur et décadence*, *Une sainte horreur ou le voyage en Eucharistie*, etc. Autant de titres qui heurtent et qui blessent. Austérité, sévérité, cruauté, tout est dit. Le calme tremblement, ou plutôt la simple palpitation de *Perpetuum mobile* est sans doute préférable à mon cassant *Cannibale* qui s'infléchit un peu tard en grandeur et décadence, pour ne rien dire d'*Une sainte horreur*, s'abîmant dans l'Eucharistie controversée, mystère à jamais incompréhensible, en dépit de toutes les gloses accumulées. Pourquoi avoir écrit ces livres, les réécrire et les actualiser ? – Peut-être, si je puis risquer une réponse, pour conjurer des peurs et des hantises, en les énonçant, en les racontant, en les formulant. C'est ainsi que, l'humour et l'érudition aidant, l'horizon finit par s'éclaircir, le paysage de la Renaissance par s'éclairer, d'une teinte parfois non sanglante, voire chatoyante.

Reste au-dessous l'espace, immense, que la Renaissance a ouvert au Vieux Monde, un espace moutonnant, épars, innombrable, qu'elle a représenté, dessiné, cartographié, moins un espace continental qu'un espace morcelé, éclaté, en archipel. D'où *Le Livre des îles*, prolongé en *Bribes d'îles*, un essai à paraître. L'espace, plus réconfortant que le siècle ou la suite des siècles, plus exaltant que les futurs apocalyptiques prédits par maints prophètes, de Michel de Nostre Dame, *alias* Nostradamus, à Agrippa d'Aubigné, l'espace s'ouvre largement, avec des béances, des trous qu'il s'agit de circonscrire et de réduire, ou de combler d'un imaginaire foisonnant.

L'espace transparaît dans la littérature. Les écrivains, parfois, se servent de cartes, pour asseoir leurs fictions, ou tout simplement les déployer, à preuve Rabelais dans *Le Quart Livre de Pantagruel* ou Du Bartas dans *La Seconde Semaine*, ou encore d'Aubigné dans « Les Fers », le cinquième livre des *Tragiques*. L'espace transparaît dans l'écrit, disions-nous. Il remonte à la surface ou, d'emblée, sert de cadre d'ordonnement, de grille de lecture ensuite, mais tout d'abord de cadre de rangement, ou plutôt de construction. Il encadre la fiction, avant d'en laisser éclore et d'en libérer les ramures, et de les déployer au-dehors.

Cette partie de mes recherches s'est dessinée très tôt, dès l'automne 1979, lors de mon détachement de professeur au département des Cartes et Plans de la Bibliothèque nationale, où Mireille Pastoureau était bibliothécaire. Recenser les cartes d'îles préparées par André Thevet pour son *Grand Insulaire et Pilotage* jamais publié, telle fut ma tâche d'alors, une tâche aujourd'hui à reprendre, avec le concours d'Édith Karagiannis, d'Hélène Richard et de Georges Tolia, et à achever dans l'édition attendue de cet atlas nautique inédit depuis plus de quatre siècles, et toujours à paraître.

Cartes d'îles, cartes des îles de l'Archipel, mais est-ce là toute la cartographie ? Comment réduire le monde à une poussière d'îles, et la sphère terraquée à de la grenaille ou à de simples miettes ? N'est-ce pas régresser que de vouloir réduire la totalité cosmographique à des bribes topographiques ? Suivre l'exemple de Thevet, le cosmographe devenu insuliste, c'est revenir en arrière, et rabattre de la superbe cosmographique pour tomber dans l'épars, dans la bribe, dans l'insignifiance, revenir d'une vision globale du monde à une conception émiettée et avant tout parcellaire du savoir. C'est faire tout simplement comme Montaigne, qui préférerait les topographes aux cosmographes, car plus dignes d'être crus. À partir de tels principes sceptiques, la littérature ne peut que s'orienter vers le particulier et le divers.

Revenons une fois de plus à Michel Jeanneret, toujours simple et lucide, parlant de lui et des autres avec calme et sympathie, non sans un sourire parfois, mais sans jamais dégrader ce sourire en rire mauvais, restant dans l'intelligence amicale où le demi-mot en dit assez.



Michel, je le revois encore à Collonges-Bellerive, sur les bords du lac de Genève, le 13 janvier dernier, par un temps de brume avant la nuit. Cette vision bouleversante que nous eûmes de lui, lorsque absent de lui-même, il feuilletait les draps, ou plutôt transformait de ses doigts appliqués une serviette en livre, vaste in-folio déployé, puis in-quarto et enfin maniable in-octavo, qu'il feuilletait attentivement, voire patiemment, recherchant un éventuel passage, qu'il ne trouvait pas. Alors, sans brusquerie, d'un revers de main, il défaisait le livre, puis le reformait, compact, soigneusement plié, serré, lissé, et le feuilletait à nouveau, page après page, avec une infinie patience et une attention extrême. Cependant son épouse Marian lui lisait sur son écran d'ordinateur la table des chapitres du premier livre des *Essais*, qu'il écoutait en feuilletant, toujours recherchant, toujours en quête. C'est ce geste qui est le nôtre aujourd'hui, patient, continu, perpétuel, repris de génération en génération, attentif à des textes qui nous résistent parfois et nous demeurent impénétrables, à des passages que nous recherchons, qui ont déjà été glosés par d'autres, qu'à notre tour nous nous efforçons de comprendre, et de faire retentir autour de nous. Éternel feuilletage, patient tournement de pages, et répétition perpétuelle de ce geste extrêmement simple en apparence, mais infiniment intelligent par sa modestie, par son application extrême et par son éternel retour.

*Perpetuum mobile*, les deux mots latins de ce titre rayonnant ont fait soudain revenir Michel parmi nous. À l'évocation de ce titre dans la conversation, et des échos qu'il suscitait chez nos collègues, étrangers aussi bien que français, son visage s'est éclairci, sa minutieuse besogne s'est interrompue, il est tout entier revenu parmi nous, le visage rayonnant, heureux, amical. Le livre disparu, les mains libres, accueillantes, il était là. Nous nous retrouvions entre amis, mobiles et vifs, bien vivant et nous comprenant.

La dernière fois que j'ai revu Michel, c'était fin février, toujours à Bellerive, par un précoce temps d'été, après les vignes sèches sous le ciel bleu, la calme et claire clinique où il reposait, toujours attentif, quoique inerte en apparence, mais me serrant la main et me prenant le bras avec fermeté. Il était là, étendu, ne disant rien. Marian était assise à ses côtés, le visage rayonnant avec une intensité incroyable, son étonnante présence presque souriante repoussant tranquillement l'indicible, qui attendait.

Un mot du séminaire, pour conclure. Ce fut le moment le plus heureux de mon enseignement hebdomadaire, un séminaire presque vingt ans prolongé et suivi assidûment par un groupe de fidèles auditeurs ou plutôt de participants. Au tout début, il y a vingt ans très exactement, Amy Graves et Thomas Hunkeler étaient assis devant moi, côte-à-côte et disciplinés, comme des étudiants parmi d'autres assis à leurs tables. Ce sont devenus depuis des collègues et des amis. Une quinzaine d'autres étudiants écoutaient en silence, rangés les uns derrière les autres. À l'époque jeune encore, j'allais et venais parmi eux à grandes enjambées, dictant ou plutôt proférant la matière de ce séminaire que je semais à tous vents, à toutes oreilles.

J'emménageai ensuite dans une salle plus grande, au premier étage sur cour, les tables étant disposées en arc-de-cercle autour de moi. Enfin, à partir des travaux qui occupèrent un temps la Sorbonne, j'obtins, grâce à l'amitié de Denis Crouzet, la salle Pardailhe-Galabrun, où se tint, sept ou huit ans durant, mon séminaire. Autour d'une vaste table ovale, le séminaire à présent se déployait dans toute son ampleur, animé d'exposés, traversé de questions, parcouru de dialogues. Tour à tour intitulé « Histoires d'îles : les îles et l'archipel dans la littérature de la Renaissance », « Paysage et littérature des Lumières au romantisme », « Le Paysage et le corps », « Hétérotopies & hétérologies », et pour finir « Topographie de la violence », un sujet malheureusement accordé aux circonstances d'aujourd'hui, il rassembla semaine après semaine une trentaine d'étudiants fidèles, attentifs et loquaces. Alexandre Tarrête, au temps de



ma longue convalescence, dans les premiers mois de 2013, puis Adeline Lionetto, durant les deux dernières années, de 2015 à 2017, me prêtèrent tour à tour aide et secours, pour cette création continuée, qui trouve aujourd'hui son épilogue.

Qu'il me soit permis de remercier les visiteurs venus parfois de très loin apporter leur concours à cette entreprise collective, du Brésil, du Canada, des États-Unis, d'Allemagne, de Grande-Bretagne, de Grèce, d'Italie, sans oublier l'Helvétie, représentée par Max Engammare, l'éditeur de ces *Mélanges*, et Frédéric Tinguely, l'héritier de Michel Jeanneret à l'université de Genève, et, comme lui professeur invité en Sorbonne pendant tout un semestre. Ma gratitude toute spéciale va à Véronique Ferrer, qui a eu l'initiative de ces *Mélanges* et qui a su les conduire à bonne fin au fil de quatre longues années, secondée par Olivier Millet et Alexandre Tarrête. Je remercie les miens, mon épouse Maryvonne et mes trois enfants, David, Jean-Baptiste et Hélisenne, qui m'ont aidé puissamment, généreusement, à revenir parmi vous, où je me trouve aujourd'hui.

Un dernier souvenir, un souvenir alerte, qui nous ramène à l'année 2008, très exactement au 4 novembre 2008, le jour où Barack Obama fut élu président des États-Unis. J'étais de passage à Baltimore, à l'Université Johns Hopkins, où Michel Jeanneret m'avait invité à prononcer une conférence sur Gide et Montaigne. J'avais passé le début de l'après-midi avec Jacques Neefs, visitant sous la pluie Inner Harbour et Fell's Point. Ma conférence était à 17 heures précises. Nous sommes rentrés en taxi sur le campus largement à l'heure, toujours sous la pluie. Je suis repassé par ma chambre, j'ai dû relire mon texte, bref j'ai tout fait pour me mettre en retard, ou du moins presque en retard. Quand je suis ressorti, la pluie avait cessé. Et soudain j'ai aperçu Michel qui m'attendait, inquiet, anxieux, faisant les cent pas sur le trottoir près de la pelouse, jetant de temps à autre un regard sur sa montre qu'il portait au revers de son poignet, comme l'a rappelé Frédéric. Dès qu'il m'a vu, il s'est subitement détendu. Comme je me précipitais vers lui, il s'est excusé presque de son impatience. Je le revois encore souriant, m'accompagnant, m'accueillant, me présentant, puis lançant les questions et animant le débat. Tard dans la nuit, l'Ohio basculait, et Obama était élu. Le lendemain, un lendemain gris de novembre, Michel, en présence de ses doctorants, présidait une journée d'études sur la Renaissance et l'âge classique, alerte, vif, constamment présent.